

## CHAPITRE VIII.

### DE L'ÉDUCATION ACTUELLE ET DE SON INSUFFISANCE.

Une jeune femme qui entre dans le monde n'y voit que ce qui peut servir à sa vanité, et l'idée confuse qu'elle a du bonheur et le fracas de tout ce qui l'entoure empêchent son âme d'entendre la voix de tout le reste de la nature. (VOLTAIRE, *Traité de métaphysique.*)

Que de parents croient avoir élevé leurs filles lorsqu'ils ont payé leurs maîtres!

(M<sup>me</sup> BERNIER, *Discours sur l'éducation des femmes.*)

Développer dans chaque individu toute la perfection dont il est susceptible, voilà le but de l'éducation.

(KANT.)

Depuis Fénelon et Rousseau, il y a eu progrès parmi les hommes, et l'éducation des femmes y a gagné. On ne discute plus sur la question de savoir s'il est bon de les instruire, et sur les degrés de cette instruction; on consent à développer leur intelligence; on va plus loin, on leur donne des talents d'artistes et de docteurs ès sciences: elles effleurent, si l'on peut s'exprimer ainsi, les études encyclopédiques; mais dans ces études rien ne les appelle à penser de leurs propres pensées: ce sont tout simplement les cahiers de l'école qui s'impriment dans leurs cerveaux; aussi, lorsque les passions arrivent, ces pas-

sions, auxquelles ce n'est pas trop d'opposer et les habitudes de la vertu, et les forces de l'âme, et les principes de la religion, elles trouvent des mains habiles sur le piano, une mémoire qui récite et une âme qui dort. Voilà, sauf quelques exceptions bien rares, la femme telle que la donne le siècle, avec ses petites dévotions, sa morale de pensionnat, ses talents mécaniques, son amour du plaisir, l'ignorance de toutes les choses de la vie, et le besoin d'aimer et d'être aimée.

Ce n'est pas que cette éducation n'ait aussi son côté brillant: elle introduit dans la société le goût et les manières artistes, plus de grâce, plus d'originalité. La duchesse et la bourgeoise, s'il est encore des duchesses, s'il est encore des bourgeoises, rivalisent dans les salons avec les premiers talents: les unes font des poèmes qui se vendent au profit des Grecs et des Polonais; d'autres composent des tableaux dont le prix est consacré à des œuvres pieuses; toutes écrivent avec grâce et correction, et les plumes des Sévigné et des la Fayette sont presque devenues vulgaires. Ainsi l'éducation nivelle peu à peu la société, son uniformité est la plus puissante démocratie, et je ne crois point avancer un paradoxe en disant que les talents des femmes ont plus fait pour l'égalité des rangs que tous les décrets de nos assemblées nationales.

Entrez dans nos salons les plus à la mode; voyez cette foule d'hommes de tout âge, debout, et qui semblent vêtus d'un même drap: l'un est banquier,



L'autre marquis ; celui-ci est un virtuose, celui-là un magistrat. Eh bien ! malgré la monotonie de leur habit noir, il y a dans le langage, dans la tournure, un cachet qui les distingue et qui les classe. Il n'en est pas de même des femmes : à leurs gracieuses attitudes, à l'élégance de leurs manières, vous les croiriez toutes d'égale naissance et de même rang : c'est la même instruction, le même charme, le même goût des arts. Nul moyen de distinguer les filles d'un notaire de celles d'un homme de cour, d'un capitaliste ou d'un général. Regardez autour du piano ce groupe charmant, il exécute un morceau d'ensemble de Rossini avec autant d'aplomb que les acteurs italiens : c'est la femme d'un médecin, la femme d'un pair de France, une marquise, une jeune artiste et la fille d'un agent d'affaires. Rien ne les sépare que la différence du talent.

A présent, jetez les yeux sur cette dame dont la toilette si simple, et cependant si élégante, a fixé un moment l'attention : c'est une de nos plus jolies duchesses. Voyez quel aimable sourire elle échange avec la jeune personne qui vient de se placer près d'elle. Deux femmes vraiment remarquables : la duchesse enseigne le latin à ses fils et compose des romans ; l'autre fait des vers, elle est poète, elle est belle, c'est la Corinne du siècle ; sa noblesse, c'est sa gloire ! Ainsi, dans cette élégante assemblée, où tout est confondu, naissance, fortune, titres, conditions, il n'y a point de tache : la beauté attire les regards, le talent marque les places et l'éducation passe le niveau.

Certes, si la vie des femmes devait se concentrer dans les ateliers et dans les fêtes ; s'il s'agissait pour elles seulement d'éblouir et de plaire, le grand problème serait résolu par cette éducation de soirées ; mais les heures de plaisir sont courtes, et à leur suite arrivent les heures lentes de réflexion. La vie intérieure, la vie morale, les devoirs de mère et les devoirs d'épouse, tout cela arrive, et tout cela a été oublié. Alors on se retrouve dans le vide au sein de sa famille, avec des passions romanesques, une exaltation sans frein, et l'ennui, ce grand destructeur de la vertu des femmes. Des suites funestes de cet état de choses, les gémissements en battent nos oreilles ; c'est le cri de toutes les mères, la plainte de tous les maris ; et dans ces étreintes douloureuses, où chacun s'agite, se désespère, le pis est que l'insouciance termine tout.

Pour se faire une idée juste de l'imprévoyance de nos éducations, que faut-il ? Se demander quel en est le but. Est-ce la religion ? Mais la religion, mal entendue il est vrai, condamne presque tout ce qu'on enseigne. — Est-ce le bonheur domestique ? Mais ces talents acquis avec tant de peines, ces talents qui stérilisent la pensée, s'évanouissent dans les habitudes du ménage. — Est-ce la prospérité, la gloire du pays ? Dérision ! quelle mère y songe aujourd'hui ? Ainsi, à mesure que nous cherchons le but, tout disparaît : rien pour le bonheur particulier, rien pour la prospérité générale. Reste le monde, et c'est là en effet que tendent toutes nos prévisions. On songe à lui plaire bien plus qu'à lui résister ; on veut



briller, on veut régner : la vanité, voilà le but que les plus tendres mères ne cessent de montrer à leurs filles, l'écueil vers lequel le monde, qui les pousse, les voit se briser avec indifférence.

Vanité dans la parure.

Vanité dans les talents agréables.

Vanité dans l'instruction.

« Soyez belle, soyez polie, on vous regarde ; soyez douce, soyez soumise, on vous écoute, » dit une mère à sa fille ; ce qui veut dire : « Mettez partout l'apparence à la place de la réalité. » L'âme, comme le corps, a ses parures légères ; on nous y habitue dès le berceau ; on ne guérit pas le mal, on le cache ; on ne change pas le caractère, on le déguise. Ainsi la vanité couvre tout : c'est le paraître et non l'être qui fait l'éducation.

Que la musique, la peinture, la danse charment les loisirs d'une jeune fille, rien de mieux. Mais pourquoi d'une distraction charmante faire une tâche lourde et pénible ? pourquoi la rassasier d'un travail qui ne devrait être qu'un plaisir ? Belle question ! vous lui voulez des talents qui l'amuse, et nous des talents qui la fassent applaudir, une main et un pied d'artiste. Encore la vanité !

Voici des livres ; le goût préside à leur choix : c'est Racine, la Fontaine, Fénelon, Bossuet, Pascal, Lamartine, Bernardin de Saint-Pierre. Bien, élargissez cette jeune âme, meublez-la de riches pensées, fortifiez-la de sages maximes, faites-en jaillir le sentiment du beau, lumière céleste que Dieu même y déposa. Mais quoi ! vos leçons, dites-vous, ne doi-

vent pas faire des savantes ! Ah ! j'entends, il ne s'agit que de remplir la mémoire : on a retenu des vers, on récite la géographie, la chronologie, l'histoire, quelques dates, quelques événements ; c'est une affaire de convenance, le vernis qui fait reluire un meuble, la dorure qui donne l'apparence de l'or au plus vil métal ; la couche est un peu mince, n'importe, il suffit que le cuivre ne paraisse pas. Toujours la vanité !

Il est vrai qu'on cherche à tempérer ses excès par l'exercice de quelques pratiques religieuses ; mais cet enseignement, toujours un peu monastique, n'est qu'un embarras de plus dans notre éducation. Vous donnez à cette jeune fille des toilettes mondaines, un maître de chant, un maître de danse, et vous lui interdisez le bal et les brillantes assemblées : d'un côté le mépris du monde, de l'autre des leçons pour l'enchanter ; vous ornez sa mémoire de tous les chefs-d'œuvre de la scène, et vous lui fermez les spectacles, et vous lui dites que tous les comédiens sont damnés ; vous lui vantez le sort des vierges, et vous lui ordonnez de prendre un mari. Toujours un pas en avant et un pas en arrière, une tentation éveillée et un discours de morale, une préparation au péché et un scrupule de conscience : mélange pitoyable du quinzième et du dix-neuvième siècle, qui tend à faire de la même personne une pénitente et une coquette, les délices d'un salon et l'angé d'un couvent ! Voyez seulement ce qui sépare le catéchisme de l'Opéra, et songez que dans vingt-quatre heures une fille qui se



marie passe de l'un à l'autre sans avertissement, et, ce qui est plus triste, sans préservatif. Ces contrastes, si violemment réunis, se heurtent dès l'abord; et la guerre des passions et des préjugés commence au milieu des séductions du monde, et en l'absence de toute force et de toute raison. Aucun refuge, même dans sa conscience : la question est posée nettement, il faut que la nouvelle épouse voie dans son mari un damné, ou qu'elle consente à se damner avec lui. Voilà nos prévisions et notre sagesse ! voilà comment l'éducation nous place dans la nécessité de blesser la loi ou la nature ! Le point de départ est toujours une chute, et une chute sur les bords d'un abîme.

Ainsi, nos croyances et nos sciences ne se rencontrent que pour s'outrager ; la guerre est en nous, c'est nous qu'elle ravage, et nos éducations n'ont d'autre résultat que d'en propager les fureurs. Tous ces éléments de discorde, tous ces principes opposés qu'on devrait fondre dans une raison universelle, on les jette à notre intelligence avec leurs formes frustes et tranchantes, sans modifier les uns, sans modifier les autres, sans jamais chercher à rendre leur union possible : leur union, qui seule pourrait constituer une éducation raisonnable. Il semble que la vie religieuse et la vie mondaine soient les deux champions d'un combat à mort : quel que soit le vainqueur, l'homme qui l'embrasse n'est plus qu'un être mutilé, incomplet, le reste déplorable des passions ou des superstitions.

L'homme complet est celui qui vit à la fois de la vie sociale et de la vie religieuse : d'une main puis-

sante il met fin au combat des deux adversaires, et marquant à chacun sa place il marche d'un pas ferme dans les voies de Dieu et dans les lumières de la raison.

Mais pour que ces lumières, si rares aujourd'hui, se répandent sur le monde, il faut qu'elles brillent dans nos éducations ; elles ne peuvent arriver à la foule que mêlées aux premières émotions de la vie, et sous l'influence irrésistible de la mère de famille ; c'est la lampe sacrée que la femme laborieuse de Virgile allume la nuit, pour son travail, près du berceau de son enfant.

Il y a dans le *Paradis perdu* un lion dont la création n'est point encore achevée ; on le voit sortant à demi de la terre qui l'enfante ; son œil étincelle, sa crinière s'agite ; mais son corps n'est qu'une masse inerte, immobile, qui tient encore au sol ; impatient il attend la dernière étincelle pour s'élancer.

Image sublime du genre humain ! il n'a de vivant que la tête, le reste n'a pas même le mouvement : faites-y pénétrer la lumière, arrachez le lion au néant, et qu'il prenne possession de son empire !



## CHAPITRE IX.

### ÉCHELLE SOCIALE.

Partout où les peuples ont eu des mœurs, elles ont régné.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Discours sur l'éducation des femmes*, p. 353.)

Dans les temps de barbarie, les femmes sont esclaves ou servantes.

Aux premières lueurs de civilisation, elles deviennent nos ménagères, puis nos compagnes.

Plus tard, elles sortent de leur maison et s'associent au monde par les talents d'agrément, et à leur mari par le développement de l'intelligence.

Enfin, lorsque la société, parvenue à une civilisation plus parfaite sans perdre ses formes aimables, reconnaît les droits de l'homme, la femme prend place dans l'État : elle est à la fois ménagère, compagne et citoyenne ; elle est complète.

Ainsi la place que les femmes occupent dans la société nous donne l'histoire de la civilisation du monde :

Des temps sauvages,

Des temps d'Homère,

Des républiques grecques et romaine,

Du moyen âge,

Du siècle de Louis XIV,

Et du nôtre,

époque de régénération : les femmes doivent s'y élever à la première des magistratures par le simple accomplissement de leurs devoirs, comme fillés, comme femmes et comme mères.



## CHAPITRE X.

### DE L'ÉDUCATION DE LA FEMME PAR LE MARI.

Il y a dans les affections profondes du cœur quelque chose de pur et de désintéressé qui annonce l'excellence et la dignité de l'âme humaine.

(ANCILOX, de l'Immortalité.)

Notre avant-dernier chapitre sera, je n'en doute pas, le sujet de nombreuses réclamations. Plus d'une mère de famille, plus d'une directrice de pensionnat, indignées de mon irrévérence, m'accuseront d'erreur, ou même de mauvaise foi. On en appellera à telle ou telle institution libérale, où les jeunes filles font leur rhétorique et leur logique, comme au collège, et pourraient au besoin prendre leurs degrés universitaires. On m'écrasera de leur science, on m'éblouira de leurs talents, on me jettera leurs couronnes, et avec tout cela qu'aura-t-on prouvé ? Une chose en vérité fort insignifiante : c'est qu'il n'y a rien au-dessus de la vanité des élèves, si ce n'est la vanité des maîtres et des parents.

Que l'instruction des femmes se soit améliorée,

c'est un fait ; mais cette instruction qu'a-t-elle produit jusqu'à ce jour ? Arrêtons-nous à cette idée.

Ma première observation porte sur les méthodes d'enseignement. On a cru perfectionner l'éducation des femmes en lui donnant les formes scolastiques de l'éducation des hommes. L'erreur est là. Ces formes ne sont commodes que pour le professeur, car elles le dispensent d'instruction, et, au besoin, d'intelligence. Avec quelques mots il réveille la science de son élève, comme on réveille une machine en poussant un ressort. La machine répète des noms, des dates, des faits, voire des jugements plutôt appris que compris, mais qui semblent appartenir à l'élève, et lui donnent l'air du prodige.

Et cependant l'âme sommeille ; toutes ses facultés sont oubliées ou méconnues : l'imagination, la morale, la poésie, le sentiment du beau, nos guides célestes, s'engourdissent et meurent sous les développements mécaniques de la mémoire.

Ma seconde observation roule tout entière sur les choses enseignées. Une jeune fille se marie : que lui avez-vous appris, et que fallait-il lui apprendre pour assurer son bonheur et le nôtre ? Cette question, si simple, est cependant une question nouvelle. Il semble, au moins, que personne n'ait osé se la faire, puisque personne n'a songé à la résoudre : c'est une lumière qui manque à tous nos traités d'éducation, et que je voudrais répandre sur chaque page de ce livre.



Nous élevons nos fillés dans la vanité et dans l'innocence ; puis nous les donnons à un mari qui détruit leur innocence et cultive leur vanité : ainsi la vanité reste seule, et là commence son rôle actif et désastreux : elle dit à la femme que sa beauté mérite les hommages, que le bonheur est dans le luxe, que la fortune donne tout, considération et bien-être, et qu'il faut acquérir la fortune. Ce que dit la vanité, la femme le veut et l'homme l'exécute : c'est le train du monde ; on y sacrifie le repos, la santé, et jusqu'à la conscience ; on y emploie les plus belles années de sa vie ; après quoi, ceux qui ont le mieux réussi tombent dans le dégoût, et se plaignent avec amertume de n'avoir rencontré que le néant.

Il faut le dire, toutefois, cette influence de la femme flatte presque toujours les penchants du mari. C'est la vanité qui vient irriter l'ambition, et ils marchent ensemble vers le même but.

Il n'en était pas ainsi dans les temps antiques : les filles ignoraient jusqu'à leur pouvoir. On les élevait dans l'innocence et surtout dans l'humilité ; en recevant un mari elles croyaient recevoir un maître, comme aujourd'hui elles croient recevoir un amant, et cette situation d'âme les préparait merveilleusement à l'obéissance. C'est alors que le mari commençait l'éducation de la femme : il lui enseignait à régler les choses de la maison, et, sagement bien plus qu'amoureusement, il donnait l'essor à son esprit et la direction à son caractère.

Un grand philosophe, Xénophon, nous a conservé ces détails dans un traité spécial d'économie

domestique. Il nous montre les deux époux, à peine réunis sous le même toit, délibérant de leurs devoirs et de leurs travaux, afin d'en partager les charges et aussi les plaisirs ; mais, avant tout, sacrifiant aux dieux, invoquant leur secours et leur demandant des lumières, l'un pour bien conseiller, l'autre pour dignement obéir. En sorte que, dans ce jeune ménage, les conseils du mari et les vertus de la femme se trouvaient consacrés par une entremise de la Divinité !

Il faut voir, dans l'ouvrage même de Xénophon, comme il traite gracieusement son gracieux sujet ! quel charme il répand sur cette jeune femme qui se trouble et rougit, qui ne sait rien qu'obéir, qui n'a d'autre grâce que son innocence, d'autre mérite que sa candeur ! qui, aux premières questions de son mari, n'exprime que l'étonnement de se voir appelée au partage de la souveraineté conjugale. « Moi, pauvre, dit-elle, que suis-je devant toi qui sais toutes choses ? quel pouvoir ai-je ? et comment te saurais-je aider ? Je n'ai rien appris, sinon que je dois vivre chastement, suivant la recommandation de ma mère. » Alors commencent les leçons du mari, qui compare la femme à la reine abeille, veillant à la prospérité de la ruche. Qu'on juge de l'intérêt de cette scène d'intérieur tracée il y a vingt-deux siècles ! C'est Socrate qui interroge, c'est Ischomaque, le jeune mari, qui raconte ; c'est le sauveur des Dix mille qui écrit. Et, en vérité, il y a quelque chose de grave et de solennel dans ces paroles du mari et de la femme, recueillies avec tant de soin par de grands philosophes, pour l'instruction de la dégère Athènes.



Mais ces leçons de la sagesse antique seraient inapplicables dans notre siècle. Chez nous la vie est plus intellectuelle, et la société plus large, donc l'éducation doit être plus étendue. Que les femmes règnent dans l'intérieur de la maison, qu'elles y établissent l'ordre et l'économie, ce n'est là qu'une partie de leur mission. A côté des devoirs de la sage ménagère, il y a les exigences et les élégances du monde. D'autres temps nous ont fait d'autres destins : c'est ce que ne veulent pas voir ceux qui regrettent sans cesse les mœurs gothiques ou les vertus patriarcales. Les bonnes gens ne se sont pas même aperçus que le siècle de Louis XIV a substitué à l'isolement des familles la vie de société, en d'autres termes, la vie de salon. Ainsi les relations se sont accrues, les formes se sont adoucies, des devoirs nouveaux sont venus modifier des devoirs anciens, et de tout cela il est sorti une civilisation plus parfaite, où les femmes sont appelées à jouer le rôle de législateur par l'influence irrésistible, par l'influence passionnée qu'elles exercent sur leurs maris et sur leurs enfants. Toutes les opinions des hommes se font dans la famille !

Voilà le bien, voyons le mal. Cette scène domestique, telle que Xénophon la rapporte, suppose, d'une part, vertu dans l'homme, ignorance et humilité dans la femme : nos éducations ne donnent rien de tout cela, ni vertu, ni humilité.

Loin de pouvoir nous appuyer de Xénophon, nous en sommes venus là, que le moment le plus périlleux pour une femme est celui où les passions de son

mari s'insinuent dans son cœur et renouvellent son caractère. Si ces passions manquent de noblesse ou de probité, et si la femme n'a d'autres armes que son innocence, elle est perdue. Rien de ce qu'on lui a enseigné ne peut la défendre : elle succombera sans combattre, elle sera avilie sans soupçonner sa dégradation. Et quelles sont donc les forces de l'innocence? dites-le, vous qui les opposez avec tant d'audace, et depuis tant de siècles, aux séductions des sens, de la vanité et de la fortune !

L'éducation que la plupart des maris donnent aujourd'hui à leurs femmes, est un spectacle que je voudrais mettre sous les yeux de toutes les mères. Cette jeune fille, sans expérience, presque sans idées, que vous livrez à un homme qu'elle connaît à peine, si elle est jolie, passe en quelques heures de la soumission à la souveraineté, du calme de l'âme au délire des sens. Son mari s'enivre de ses caresses, il est amoureux, il est jaloux, il est forcené ! le voilà qui travaille à détruire à la fois et l'innocence de sa femme et toutes ses affections, à l'isoler du monde, à l'isoler même de sa mère. Il y travaille avec fureur, sans se douter du mal qu'il se fait à lui-même. L'effervescence qui l'enivre, et qui trouble sa raison, ne se manifeste que par l'extravagance et la frénésie. Oh ! il est prêt à se ruiner pour elle, à lui donner sa vie et son honneur ! Ce n'est pas une compagne, c'est une idole, c'est une maîtresse, une fille d'Opéra, qu'on couvre de cachemires, qu'on insulte, qu'on adore, qu'on paye, et dont on se rassasie. La



jeune femme, incapable de connaître ce qu'il y a d'humiliant dans ces passions brutales, sourit de son triomphe et s'habitue à ces émotions fortes qui vont bientôt lui échapper.

Encore si les hommages rendus à sa beauté ne flétrissaient que son innocence! mais ce n'est pas assez de la flétrir, l'insensé s'occupe à la corrompre. Le voilà qui lui raconte ses succès, vrais ou faux, auprès de certaines femmes, les aventures des beautés les plus célèbres. Il empreint cette âme si pure de mille honteuses images; il lui montre partout le vice aimable et couronné; les bals, les spectacles, les promenades, ne sont pour elle qu'un cercle de scandales. D'abord la jeune femme rougit de ces étranges confidences; mais sa curiosité s'éveille; les récits sont joyeux, on leur donne un tour original: à cette heure ils servent d'amusement, plus tard ils serviront d'excuse. Mari stupide! il endoctrine sa femme, comme si, en la recevant des mains d'une mère, il se fût aperçu que la lecture des contes de la Fontaine manquait à son éducation.

Au milieu de cette vie de dissipation et de caprice, l'esprit s'aiguisé et l'âme s'évapore. Hélas! de cette jeune fille innocente il ne reste rien qu'une femme légère, courant de visite en visite, un objet d'adoration et de pitié. La musique et la danse déjà lui tiennent lieu de pensée, puis viennent les spectacles et la parure, puis les caquets du monde, puis les vains désirs et les vains plaisirs, et, au bout de tout cela, le vide, le vide le plus effrayant et le plus complet. Quel train de vie! ne dirait-on pas que l'intelli-

gence ne lui fut donnée que pour se lever, s'habiller, babiller! C'était bien la peine d'unir avec tant de soin ces talents d'artiste et cette innocence d'enfant, pour jeter au monde une victime de plus, victime charmante, victime ornée, et puis c'est tout!

Mais nous approchons du dénoûment: les premiers actes du drame sont joués, et toutes les scènes qui le composent vont se perdre dans la même catastrophe. Aux soupirs de l'amour succéderont bientôt les cris du désespoir. La passion du mari est usée, les illusions de la femme s'évanouissent. Cette femme, dont il a fait une maîtresse; cette femme dont il n'a vu que la beauté, cette femme qu'il a flétrie, dépravée, idolâtrée, dont il adorait les caprices, dont il irritait les passions; cette femme qu'il enivrait d'adulations et de volupté, il n'en veut plus, il en est dégoûté. Hier encore il la couvrait de diamants, aujourd'hui il se plaint de son désordre; il parle d'économie; ce n'est plus pour lui qu'une ménagère, une chambrière, un être bon à prendre les ordres du maître et à compter avec les domestiques.

Ah! descendre du trône, être traitée comme une femme qu'on méprise, après avoir été traitée comme une maîtresse qu'on idolâtre!

Triste journée, qui plus tôt, qui plus tard, se lève sur tous les ménages, sans être jamais prévue! Alors arrivent la haine, l'aigreur, la vengeance, le mépris, l'adultère. L'adultère, qui entraîne après lui le scandale et le déshonneur: on se sépare de son mari, ou on le trompe. Le cœur a besoin d'amour, la jeunesse veut ressaisir ses émotions perdues! on



cherche cette moitié de soi-même qu'on a rêvée, et la dépravation, commencée par le mari, s'achève dans les bras d'un amant!

Après un pareil tableau, est-il besoin de le dire? ce n'est plus la femme qu'il faut endoctriner par le mari, c'est le mari qu'il faut régénérer par la femme. Que faire donc? Rendre les femmes au sentiment complet de leur dignité, et leur apprendre à distinguer le véritable amour des fureurs qui usurpent son nom. Le premier point, c'est qu'elles veuillent être aimées et respectées, c'est qu'elles ne consentent, pour aucun prix, au déplorable rôle que nos passions brutales leur imposent; c'est qu'elles apprennent enfin tout ce qu'il y a d'avilissant dans ces hommages qui les transforment en instruments de caprice et de volupté. J'oserai le dire, il n'y a point de progrès possible pour la civilisation, tant que les femmes ne nous auront pas fait rougir de ces assimilations grossières que la bonne compagnie résume ainsi: le vin, la table, les femmes, les chevaux: triste catalogue des plaisirs de la brute, où l'homme flétrit jusqu'au sein qui l'a porté!

Mais comment nous en feront-elles rougir, si elles n'en rougissent pas elles-mêmes? Que la délicatesse la plus exquise soit donc dans une jeune fille la lumière de sa pudeur, comme elle est dans une jeune femme la marque de sa dignité. Ce ne sont pas les grimaces de la pruderie, c'est la vertu que je demande. En rendant la séduction plus difficile, je rendrai l'amour plus idéal et plus pur, je lui laisserai les illusions qui viennent enchanter notre ado-

lescence, et l'introduisent, pour la première fois, dans le monde du beau et de l'infini.

Ainsi doit s'accomplir l'éducation des filles. Et quant à l'éducation du mari, pourquoi nous en inquiéter? elle se fera simplement et naturellement par les vertus de la femme.